

S'il ne s'agissait pas d'un souverain, mais d'un simple particulier, ils raisonnaient tout autrement : s'accordant par exception avec les esprits étroits, ils ne considéreraient plus que la seule chose à considérer, à savoir l'excès de la dépense, et le bon sens leur ferait déclarer sans ambages l'acquéreur un sot.

Le bon sens, c'est le sens du vrai ; sa première condition est la sûreté de l'esprit ; son acte propre, une connaissance exacte des choses. Placé en face d'une notion intellectuelle, le bon sens est la faculté qui en distingue immédiatement tous les éléments véritables, qui les voit dans leur proportion, qui reconnaît leur ensemble et qui discerne chacun d'eux, distinguant les réels des apparents, les accessoires des principaux, les essentiels des accidentels ; celui qui en est doué peut être ignorant, mais il ne sait rien d'une manière confuse. Il n'acquiert aucune notion sans l'analyser pour ainsi dire, sans en saisir les vrais éléments, sans se la rendre à lui-même distincte, déterminée, lumineuse. En tout il voit clair, parce qu'il a de naissance une sorte d'aptitude qui est pour l'intelligence ce que l'étendue et l'acuité du regard sont pour les yeux. Je vais raconter à ce propos un trait de l'enfance d'Alfred de Musset : bien qu'il y soit question d'une vérité mathématique, rien ne me semble plus propre à caractériser ce mélange de justesse, de pénétration, de perception nette du détail, qui constitue le bon sens.

« Lors d'un voyage en Bretagne, raconte Paul de Musset, nous assistâmes, mon frère et moi, chez un ami de notre père qui habitait Rennes, à une soirée à laquelle assistaient aussi plusieurs officiers d'artillerie. Le fils du colonel, qui avait la prétention de savoir dessiner, représentait sur une feuille de papier des mortiers et des canons. Pour figurer la